

Tristan
de la Forêt Bleue

Du même auteur :

Emmanuel (Edilivre)

Bilochas (Createspace- Amazon)

Le petit Cordonnier- (id.)

Jean-Claude FERRER

**Tristan
de la Forêt Bleue**



Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3273-2

© *Jean-Claude FERRER* 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

1

La disparition d'Isabelle.

En ce matin de printemps, le soleil venait à peine de colorer les fleurs des massifs. L'eau de la source entraînait jusqu'en ses remous, entre les galets, le bleu du ciel. Une grande sérénité enveloppait toutes choses.

Dans la cour, par contre, régnait l'effervescence. Les princes palabraient et riaient, rayonnants de toute la fougue de leur jeunesse. Les chevaux piaffaient. Les cors de chasse luisaient, éblouissants de soleil. Les chiens se bouscuaient, aboyaient en désordre, langue pendante et yeux impatients. De la forêt voisine parvenaient des parfums d'humus et de plantes sauvages.

Soudain, des fenêtres du palais surgirent les têtes curieuses des gens qui

resteraient, valets ou femmes de chambre. Elle allait sortir, Isabelle. Qu'aurait-elle revêtu aujourd'hui ? Son costume fauve d'amazone ou sa robe couleur de nuit ?

Elle parut, vêtue d'aurore, robe blanche et ceinture dorée. Elle était source. Elle était printemps. Et son regard bleu une fleur de ciel.

Son grand cheval blanc fonça dehors, crinière au vent, et toute la troupe suivit, dans un fracas de sabots ferrés, de hennissements, de coups de trompe et d'aboiements joyeux.

La chasse battait son plein. Le cerf, sur le point d'être traqué, arrachait de ses grands bois, dans sa fuite désespérée, les feuilles basses des frondaisons. La meute aboyait à s'arracher le gosier.

Soudain, Henry de Maille s'inquiéta. Où donc était passée Isabelle, sa chère fiancée ? Il regarda autour de lui, par-dessus les fourrés, éperonna son cheval dans les

sentiers étroits, appela Isabelle à maintes reprises. Mais rien ne lui répondit et nulle part il ne retrouva trace de son passage. Henry fronça le sourcil : cela n'était pas pour le rassurer. Isabelle avait, certes, un caractère fantasque et indépendant, mais elle n'aurait jamais songé à se séparer du groupe de ses invités : elle avait organisé elle-même cette chasse à courre en leur honneur

On sonnait au loin l'hallali et l'on s'époumonait à forhuir du cor; mais Henry de Maille demeurait sombre. Il revint vers les autres, pria qu'on interrompît la chasse, à la grande surprise de chacun, le cerf étant traqué.

— Isabelle, notre belle princesse, a disparu, dit-il.

De grands murmures parcoururent l'auditoire des cavaliers et rabatteurs, sur le fond persistant d'aboiements déchaînés. C'était sûrement un caprice. Pourquoi attacher

une importance quelconque à cela ? On savait l'amour de la princesse pour la liberté.

Henry ne pensait pas de même. Chaque instant qui passait pouvait avoir de l'importance. La vie même d'Isabelle était peut-être menacée. Il partit donc devant, invitant les autres à le suivre. Ils acceptèrent, avec une moue désapprobatrice, et s'éparpillèrent dans la forêt, à la recherche de leur hôtesse.

L'optimisme premier de toutes ces personnes finit par se ternir, lorsque, ayant fouillé les bois de fond en comble, battu fourrés et taillis, éparpillé les buissons et fait voler les églantines au vent, elles durent se rendre à la pénible évidence : Isabelle restait introuvable.

Les recherches se poursuivirent encore longtemps. La nuit tombée, les torches éclairèrent les sentes. Point d'Isabelle !

Henry de Maille demeurait pensif, une grande tristesse tombant sur son visage, sur ses paupières et ses lèvres.

« Pleure, Henry, pensa-t-il, car tu ne la reverras plus ! ».

Les recherches s'étant prolongées tard dans la nuit, toujours vaines, on dut les abandonner, la mort dans l'âme.

Henry demeurait à l'écart. Il n'entendait plus rien, ne voyait plus rien. Seule sa pensée s'obstinait à le torturer.

Ils étaient retournés sans elle au palais.

Un jeune messager à cheval fut mandé d'urgence pour avertir le roi, en visite dans un pays voisin. Lui annoncer cette étrange et bien triste nouvelle : Isabelle, sa fille unique, avait disparu dans la forêt.

La nuit avait posé partout ses mystères. Nuit de douleur et de mort. Après les nuits d'amour et de projets joyeux.

Le roi rentra de toute urgence. Il reprit vainement de vastes recherches. Grands espoirs s'effritant après chaque crépuscule évanoui à l'horizon rouge et cruel. Du deuil déjà entre les paroles. Le roi, en son palais, songe, triste et vieilli. Qu'il fait froid ! Qu'il fait sombre ! Qu'il fait seul !...

« Serait-elle morte ? pensa Henry de Maille. Mais, pourquoi mourir, ô mon amour, puisque je t'aime tant ? »

Le bruit courut vite dans le palais, puis dans tout le pays : Isabelle serait-elle morte ? Elle était morte, certainement. Morte !...

2

L'ours des bois.

Hélas, non, Isabelle n'était point morte ! Au tréfonds de la forêt, aux sombres grottes du mystère et de l'angoisse, elle demeurait. Elle souffrait. Elle écoutait, au vent qui frappait contre le roc, résonnant encore de l'écho des villages et des châteaux, des champs et des bois, des moissons et des vendanges. Elle écoutait au vent la chanson de sa tristesse.

« Mon bel Henry de Maille, je ne vous reverrai plus jamais, songeait-elle. Ni mon père à la barbe grisonnante, hélas ! Mais, comment pourrais-je ne plus jamais revoir mon cher Henry?! »

Elle pleurait doucement. Quelle était cette bête qui l'avait enlevée ? Au plus

profond de la forêt. Dans cette grotte profonde. Si loin sous les rochers que même le roi, son père, ne l'avait point retrouvée. Était-ce un ours, cette bête ? Ou bien un homme géant, velu et fruste. L'*ours* ne parlait pas et ne s'exprimait qu'en grognant. C'était un être étrange et inquiétant, doté d'une force dépassant ce qu'on pourrait imaginer. Il l'empêchait de sortir et la séquestrait dans cette vaste grotte, bouchant d'une énorme pierre son horizon. Il lui apportait, le soir venu, de quoi ne pas mourir de faim : des baies, des fruits et du petit gibier qu'Isabelle ne pouvait encore se résoudre à manger cru.

Il l'aimait tant, Henry de Maille !

Il l'aimait tant, l'*ours* des bois ! Car, hélas, il l'aimait, et plus jamais elle ne reverrait Henry.

Elle sommeillait sous la montagne, la belle princesse. Sur la fougère et sur la mousse, près de la pierre, près des sources souterraines. Et tellement loin du ciel bleu, du